

# la page du livre

## Georges Savaria raconte son séjour en prison nazie

par Gaétan BRULOTTE

Georges Savaria, pianiste-compositeur, vient de terminer son mandat en tant que directeur du Conservatoire de Trois-Rivières. Le livre qu'il a publié récemment, "Hors de portée", est pour le moins inattendu de la part d'un musicien. Il s'agit d'un récit autobiographique qui raconte sa capture par les Allemands en 1940, alors qu'il se trouvait en France pour un stage d'études. (Récit d'exode, de captivité, d'évasion, dit le sous-titre). L'exode commence en fait deux ans après son arrivée à Paris, c'est-à-dire avec le déclenchement de la folie guerrière de 39. Nous voyons alors l'oeil en panique de l'auteur qui capte l'atmosphère de Paris en menace: les Belges atteints par les Allemands s'y réfugient, les commerçants désertent peu à peu la ville, le rationnement s'installe, le pillage aussi, les trains ne marchent plus et l'hystérie gagne tout le monde. C'est l'exode, à bicyclette, l'auteur suit le mouvement sous les bombardements. Il veut regagner la mer et, de là, l'Amérique. Mais il rate de justesse un premier bateau, puis un second. Heureusement pour lui, car plus tard il apprendra que les deux ont été détruits par les Allemands.

Après un moment de répit, il revient à Paris. La ville est occupée par l'ennemi. Les Allemands l'arrêtent. C'est l'épisode de la captivité avec tout ce qui s'y associe: l'univers sordide des prisons (Fresnes et St-Denis), la perte d'identité (le captif n'est plus qu'un numéro), le traitement inhumain, la nourriture infecte, etc... Et l'auteur observe bien ici les divers comportements des hommes ainsi incarcérés: découragement de l'un, sérénité intérieure de l'autre, résignation par-ci, révolte par-là, solidarité d'ensemble, trahisons isolées, complicité groupusculaire, ingéniosité redoublée... En prison, le jeune musicien, malgré sa santé fragile, manifeste plus que jamais ses qualités de détermination. Et sa soif de liberté le conduit vite à franchir les barbelés et à sauter par-dessus les murs.

C'est le troisième volet de cette histoire. Le suspens atteint son sommet. L'évasion s'organise avec deux compagnons. C'est une chose de monter une évasion, c'en est une autre de la réussir. Celle-ci réussit. Les trois évadés se retrouvent bientôt, dans un Paris occupé, associés à un réseau clandestin de résistants: on leur fabrique de faux papiers d'identité et ils passent en zone libre. Marseille: là, la vie est encore difficile (pénurie, manque d'argent, menace d'être repris). Les évadés se séparent. L'auteur, lui, fuit la guerre vers l'Espagne, entre au Portu-

gal, va en Angleterre d'où il repartira enfin pour l'Amérique avec un convoi de cargos escortés par des corvettes armées. Nous sommes à la fin de 1942.

Cette histoire vécue, qui a valeur de témoignage, est écrite par une voix d'outre-tombe, dirait-on, tant l'auteur a souvent frôlé la mort de très près. Voix prenante, intimiste, touchante, qui parle à la limite de la vie dans un climat d'apocalypse, mais qui sait aussi raconter les choses avec art, de manière à capter l'attention. Comme le souligne Pierre Vadeboncoeur dans sa courte préface, Savaria a des qualités de conteur: son récit est plein de rebondissements, d'effets saisissants, de détails qui accrochent, de personnages attachants, et les moments de tension sont équilibrés par des drôleries surprenantes (il y a, curieusement, beaucoup d'humour dans ce livre). Devant la grosse machine épouvantable de la guerre, on sent ici toute la fragilité de la vie humaine, et il est tout de même reconfortant de voir triompher finalement le combat acharné mené par l'auteur pour sa liberté.

Georges Savaria. **Hors de portée**, Le Citoyen Éditeur, 1980.



(Photo Roland Lemire)  
M. Georges Savaria

# Le Bien public selon Claude Létourneau

par Bernard POZIER

Beaucoup de nos auteurs du Québec et de la Mauricie ont réalisé leurs premières publications sur les presses de l'imprimerie du Bien public, d'autres y ont publié plus tard dans leur carrière. Raymond Douville, J.-A. Thompson, Normand Lafleur, Sarah Larkin, Roland Houde, Alexis Klimov, Suzanne Paradis, Michelle Guérin, Albert Tessier, Jacques Ferron et plusieurs autres ont, tour à tour, défilé dans le bureau de Clément Marchand. Aujourd'hui, Claude Létourneau a pris la relève et continue d'imprimer des éditions régionales, des livres d'histoire, des essais, des poèmes...

— M. Létourneau, comment en êtes-vous venu à diriger l'imprimerie du Bien public?

— C'est d'abord au Bien public, avec Clément Marchand et Raymond Douville, que j'ai appris mon métier d'imprimeur de 1949 à 1959; ensuite j'ai travaillé deux ans à Shawinigan, chez Lambert et Lévesque, ce même Jos Lévesque qui est maintenant au Bien public. Puis j'ai passé quatorze ans à la lithographie Granger de Saint-Félicien au Lac Saint-Jean où j'ai occupé les postes de contremaître et ensuite de gérant; enfin, de 1974 à 1978, j'ai dirigé l'imprimerie Le-Lac-Saint-Jean à Alma avant de me porter acquéreur de l'imprimerie où j'avais fait mes débuts.

— Bien sûr, qui dit Bien public pense toujours Clément Marchand?

— Évidemment, Clément Marchand, l'un des pionniers de l'écriture et de l'édition en Mauricie, demeure lié à son oeuvre: il collabore désormais à l'édition tout en s'occupant particulièrement des relations extérieures de l'entreprise.

— En quoi consiste le travail au Bien public?

— Nous fabriquons des volumes, des brochures, des dépliants publicitaires, des affiches, enfin toutes les formules commerciales et ce, pour le bénéfice d'une excellente clientèle, nécessairement variée et

généralement assidue. A chaque année, nous fabriquons de 25 à 30 livres et le même nombre de brochures. Depuis 1946, nous avons produit de 20.000 à 25.000 livres de tous genres; il s'agit de volumes faits dans la région dont il nous reste pour la plupart au moins quelques exemplaires; il y a de quoi satisfaire les goûts de tous les lecteurs et de tous les collectionneurs.

— Et l'édition?

— Dans notre travail d'imprimerie, nous réalisons des ouvrages, par contrats, pour différentes maisons d'édition comme l'Hexagone ou Parti Pris par exemple; de plus, nous imprimons des livres des Écrits des Forges. En ce qui concerne les éditions du Bien public proprement dites, nous n'avons pas comme tel de collections subventionnées, sauf pour quelques rares projets isolés; il s'agit donc pour nous de faire des livres pour des individus qui se sont fait une assez bonne cote dans différents genres: ce type d'édition à compte d'auteur représente 80% de notre chiffre d'affaire.

— Un livre, ça se fabrique comment?

— A partir d'un manuscrit et jusqu'à la sortie, il y a plusieurs étapes: la composition du texte, la correction des épreuves, la mise en pages, la correction des pages, l'impression, le pliage, l'assemblage, la couture, la réalisation de la couverture, le collage, etc... Pour un volume de 200 à 250 pages, la traversée de ces différentes phases peut se faire, en moyenne, en un mois; après, il faut une étroite collaboration entre les différents intervenants (la publicité, la critique, les librairies, les bibliothèques, etc...) pour que le livre ait un bon succès.

— Avez-vous un projet particulier?

— Oui, j'aimerais un jour créer une véritable maison d'édition, c'est-à-dire que j'aimerais pouvoir me permettre d'être seulement éditeur; bien sûr, cela dépend de questions financières puisqu'il faut

pour cela disposer de grosses sommes d'argent. En attendant, pour augmenter notre chiffre d'affaires (d'environ 25% j'espère), nous venons d'acheter une nouvelle presse et prévoyons acquérir une nouvelle machine pour coller les dos de nos livres. Et je continue de rêver au jour où je pourrai financer moi-même les projets de certains auteurs.

— Quels seront les prochains ti-

tres à paraître au Bien public?

— PAGES DE JOURNAL par Gérard Parizeau, SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA (35e publication); YAMACHICHE ET SON HISTOIRE (sous couverture rigide); BLANCHOT ET LAUTREMENT par Roland Houde, SOCIÉTÉ DES DIX, et QUAND L'HOMME COMMANDE À L'HOMME par Bernard Duberque (Mgr Gingras).



M. Claude Létourneau, nouveau propriétaire du Bien public.

## Raymond Douville raconte la seigneurie de Batiscan

par Maurice CARRIER

Raymond Douville inaugure au Bien public avec la **Seigneurie de Batiscan**, *Chronique des premières années, 1636-1681*, "la publication d'une série de brochures sur l'histoire de Batiscan".

Monsieur Douville s'est imposé depuis longtemps à l'attention des historiens et des historiophiles par le sérieux de ses travaux et la grande qualité de son écriture. Depuis près de quarante ans, il s'est attaché à signifier l'histoire de la région. Patiemment, avec respect, il a reconstitué l'implantation et le devenir des colons venus occuper la rive nord du grand fleuve, autour de Trois-Rivières, du Cap-de-la-Madeleine, de Sainte-Anne-

de-la-Pérade.

Il leve maintenant le voile sur les débuts de la **Seigneurie de Batiscan**, "Débuts lents" dit-il. De fait, jusqu'en 1663, cette région, tout comme la colonie entière, ne constitue tout au plus qu'un lieu de passage pour les traitants de la fourrure. Ce ne sera qu'à compter de 1662 que les Jésuites, titulaires de la seigneurie, consentiront les premières concessions.

Monsieur Douville évoque ensuite, de façon alerte, vivante, l'implantation des premiers colons. Il anime les documents qu'il a fréquentés et qu'il cite: par la magie de son verbe revivent les Duclos, les Foisey, les LeMay, les Lemoyne, les Fafard. Chacun des pionniers est de chair et d'os. Chacun

porte ses rêves qui l'ont amené ici de La Rochelle qui de Rouen, qui de Lisieux, qui encore du Canada. De retour au pays de ses ancêtres, Monsieur Douville campe ici, là, cabanes, maisons, granges, moulin seigneurial, église que les actes notariés lui ont fait connaître. Sous sa plume, l'histoire remonte le temps.

Au fil des jours, au fil des ans, une communauté naît. Avec justesse et sensibilité, l'auteur évoque les naissances, les mariages, les mortalités, les gestes quotidiens coulés de cette solidarité qui soude les uns aux autres les pionniers.

Monsieur Douville rend familiers les documents historiques, et c'est là un grand mérite que seule leur longue fréquentation rend possible:

contrats, donations entre vifs, constatations judiciaires, testaments prennent dimension d'un vécu assumé par du vrai monde.

En près de quatre-vingt-dix pages seulement, M. Douville ressuscite plus qu'il ne les esquisse les débuts de la petite communauté de Batiscan. Il fait revivre, à la mesure d'une aire restreinte, le difficile mais envoûtant enracinement d'une poignée de colons qui sèment sans trop se demander ce que sera demain.

Il importe aussi de souligner la mise en page propre, soignée que les Éditions du Bien public, cette courageuse maison d'édition locale, a réservée à ce texte fort dense, fort intéressant.

## Le salut du monde par le principe féminin

par Michelle GUÉRIN

Jacques Languirand vient de publier "Mater materia", un hommage à la déesse-mère et au principe féminin.

Non, ce n'est pas un livre féministe. Car le principe féminin est autant dans l'homme que le principe masculin est dans la femme. Mais l'histoire de l'humanité montre qu'on a accordé de plus en plus d'importance au principe masculin, alors que les religions et les civilisations très anciennes accordent d'abord prédominance au principe féminin.

Mater materia, cela veut dire la mère matière. Car l'esprit est dans la matière. Et cette matière, les hommes l'ont disciplinée, transformée, orientée dans un but de progrès et de développement, mais aussi, hélas, dans un but de pouvoir et de domination. Et les résultats n'ont pas toujours été heureux. Si la science nous permet aujourd'hui de vivre dans le confort, de nous déplacer à une grande vitesse à travers le monde... elle a aussi perfectionné des moyens de destruction et des engins de mort comme la bombe atomique. Il suffirait de bien peu pour qu'une guerre totale et finale n'éclate, alors ce serait véritablement la fin du monde.

Languirand parle de "l'instinct de mort de l'homme" par rapport à l'instinct de la vie transmise et protégée de la femme. La civilisation a négligé de développer le principe féminin. Le principe masculin, qui caractérise l'hémisphère gauche du cerveau, c'est la logique, l'action, la domination, l'extraverti tourné vers l'objet extérieur, l'hors-soi. Le principe féminin, contrôlé par l'hémisphère droit, c'est l'être intuitif, réceptif, avec le principe de synthèse, l'introverti, le monde du sentiment, de la communication, tourné vers soi, l'ensoi. Le principe féminin voit l'univers comme un tout, recherche l'expression de l'instinct.

Le principe féminin est le principe qui donne la vie, qui l'accueille, la protège et la fait grandir. C'est le principe d'union entre les êtres, de protection de la nature, d'épanouisse-

ment individuel et collectif. Face à l'instinct de mort et de destruction qui a sans cesse pris de l'ampleur en parsemant l'histoire de guerres, de destruction, de tortures, de transformation de la nature, le monde actuel, qui entre dans l'ère du Verseau, commence à peine à retrouver des valeurs de paix, de fraternité, de bonheur, de protection de l'environnement. "Il n'y a pas de doute que nous traversons une crise planétaire. Pour la première fois la survie de l'humanité est menacée. L'homme arrive à un tournant où il doit faire un choix", écrit Jacques Languirand.

Pour passer de l'étape de l'évolution où "l'espèce favorise le principe masculin et les valeurs qui lui sont associées, de contrainte, de compétition, de pouvoir, à une autre étape, l'espèce favorise le principe féminin et les valeurs qui lui sont associées, d'empire sur soi, de coopération, d'avantages mutuels".

"A l'âge du Verseau, si un homme nouveau doit naître, pour créer une civilisation nouvelle, c'est du principe féminin renouvelé et de la femme retrouvée qu'il naîtra", conclut Jacques Languirand dans "Mater materia", publié aux éditions Minos, et illustré par Liliane Fortier.



Jacques Languirand

## Jacques Ferron publie chez nous

par Bernard POZIER

Les éditions du Bien public de Trois-Rivières viennent de publier un ouvrage surprenant: il s'agit de "Gaspé Mattempa", un texte inédit du romancier et conteur Jacques Ferron, natif de Louiseville et fondateur du parti Rhinocéros, maître de plume et chevalier du stéthoscope. Ce petit récit autobiographique de cinquante-deux pages s'ouvre sur une lettre écrite à Clément Marchand, dans laquelle le docteur Ferron fait allusion à ses débuts dans la carrière de médecin, quelque part en Gaspésie; cela lui permet de situer l'ambiance de l'époque d'après-guerre dans la campagne québécoise duplessiste et encore passablement cléricale. Cet avant-texte intimiste et confident imprègne tout le récit comme si celui-ci n'était qu'un prolongement de cette missive dont on se sent bientôt destinataire, et l'on écoute Ferron nous raconter un peu ses débuts mais surtout, ceux de son ami Maski, camarade de diplôme, confrère d'écriture, complice, correspondant et en quelque sorte, écho de lui-même et double de sa propre vie. Bien sûr, la valeur de ce récit réside surtout dans l'évocation sociologique qui est toutefois bien agrémentée par la verve du conteur ainsi que par l'attrait magique des paysages de la Gaspésie et

de leurs noms enchanteurs: c'est d'ailleurs cette terre-même qui recèle les seules images symboliques de tout l'ouvrage puisque il s'agit là, dans la nature sauvage, d'une force brute et splendide, une sorte de grand corps de bête dominée par l'invisible géant Mattempa (qui "d'ailleurs n'attend jamais personne. Les grands espaces, dont il est une figure, se suffisent à eux-mêmes." p. 52). Tous les souvenirs de ces jeunes années de l'auteur-médecin se rythment sur trois redondances: celle des noms propres désignant les lieux géographiques et fixant les villages, puis celle des patois et des jurons, enfin celle de l'humour agissant comme moteur entre les scènes. Le compte rendu de cette petite vie simple dans le bas du fleuve vers 1946 se colore en s'entretenant d'anecdotes soulignant les petits travers des villageois et de leurs pasteurs, de qui, à l'occasion, on peut bien sourire. Évidemment, il ne s'agit pas là de la plus grande oeuvre de Jacques Ferron, mais la parution de ce bout de texte aux éditions du Bien public représente à elle seule un fait qui vaut la peine de souligner et dont les réalisateurs ne peuvent que se féliciter au plan du prestige et du marketing. On se sent quand même un peu loin de Cotoir et surtout de L'amélianché, Gaspé Mattempa, Bien public, 1980

## Livres populaires

LES 12 COUPS DE MES NUITS (Les aventures d'Arlène Supin) par Jean Daunais. Éditions Héritage.

Des criminels ingénieux, des aventures mirabolantes, des personnages farfelus et surtout une superbe héroïne enquêtant à travers le monde. Une écriture pleine d'humour, de jeux de mots, de traits d'esprit traversant, avec un zeste d'érotisme, les machinations maléfiques les plus sophistiquées. Une suite de petits récits intelligents et divertissants, un peu comme si Sol se mettait à parodier Agatha Christie.

— 0 —  
LA MAGIE DES OBJETS par J.-M. Varenne, Hachette, 176 p.

Ce livre nous entraîne dans le monde merveilleux des objets qui, au cours de leur histoire, ont révélé l'homme d'hier et d'ailleurs. L'objet nous est ici restitué dans son sens, sa fonction et sa valeur symbolique. Les plus familiers d'entre eux se chargent ainsi de sens.

— 0 —  
TESTAMENT PHONOGRAPHE par Léo Ferré. Éditions Plasma.

444 pages de Léo Ferré: les textes de ses chansons les plus connues et aussi les plus oubliées, des textes manuscrits, des poèmes, quelques inédits, des photographies, des illustrations; tout pour faire le tour de l'univers de ce grand poète de la chanson française.

— 0 —  
LE CAMP DES FEMMES par Christian Bernadac. Éditions Québecor.

Ravensbruck est unique. Seul camp exclusivement réservé aux femmes, il ne peut être comparé à aucun autre "univers concentrationnaire". Travail et extermination. Immense réservoir où les marchands d'esclaves et les médecins en mal de cobayes venaient puiser sous le IIIe Reich. Après "Les Médecins maudits", Christian Bernadac tourne une nouvelle page encore plus significative de l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale. (\$6.95)